

LA GIFLE

LOUISE FÉLICIE GIMET naquit à Roanne le 1^{er} mai 1835. Sa mère, qui était pieuse, porta sa petite fille aux cérémonies du *mois de Marie* dès sa première sortie. Elle l'offrit à la Madone comme une jolie fleur toute blanche de son baptême. Hélas ! bientôt fleur vénéneuse, qui devait s'épanouir dans la fièvre du mal et la vapeur du sang.

De bonne heure, Louise perdit sa mère, un désastre pour son âme. Pourtant la luronne se souvint toujours de la douce et blanche Madone devant laquelle la maman, après lui avoir fait joindre les mains, disait souvent : *Je vous salue Marie*. La mère morte, ce fut la désorganisation du foyer. Louise quitta Roanne pour mener une vie désaxée : la gaillarde fréquenta les milieux les plus avancés et s'afficha comme hostile à la foi de son enfance. Mieux : durant un séjour à Marseille, elle se fit admettre dans la franc-maçonnerie.

Bientôt, par suite de son zèle, Louise devint dignitaire de la Loge. La vue seule du prêtre en faisait une tigresse enragée, une furie menaçante... Cependant, la terrible femme se montrait charitable envers les malheureux.

Même – explique qui pourra – Louise gardait un certain respect, une sorte de piété pour la Madone que sa mère lui avait enseigné à prier. Il ne faisait pas bon l'injurier en sa présence, même en plaisanter d'une façon grossière. La fille Gimet se mettait en colère et gare à la gifle !

Un jour, à Lyon, certain loustic s'étant permis d'appeler Notre-Dame de Fourvière *la Marianne*, Louise bondit : *Vaurien ! celle-là on ne l'insulte pas*. Et pan ! déjà une gifle retentissante venait de souligner son indignation. Geste spontané, brutal. Tout de même, il y avait là quelque chose qui restait de sa petite enfance religieuse, un sentiment de fraîcheur qu'il ne fallait pas froisser, ou gare à la gifle ! *Moi, je n'admets pas ça, voilà*. On le savait autour de Louise Gimet.

En 1850, durant son séjour à Lyon, elle se rendit, en curieuse, au village d'Ars, voulant voir ce fameux curé dont tout le monde parlait, surtout dans la région lyonnaise.

– *Votre heure n'est pas encore venue*, lui dit le saint homme. *Vous ferez beaucoup de mal, mais dans sa miséricorde, le Bon Dieu aura pitié de vous. Grâce à la dévotion que vous gardez encore à la divine Mère, vous finirez par vous convertir...* Louise se mit à rire : *Me convertir ! Eh bien ! il ne me connaît pas, le*



Et pan ! la gifle...



Elle va voir le Curé d'Ars.

bonhomme ! Avant ça, il en passera de l'eau sous les ponts du Rhône.

Et pourtant, malgré sa dégradation morale, son esprit révolutionnaire, sa haine satanique de toute religion, la sœur maçonne ne permettait pas le moindre blasphème contre la Vierge Marie. De plus en plus, elle devint ombrageuse sur ce point : *Tais-toi mon petit, ou gare à la gifle !*

Le 18 mars 1871, à la suite de la guerre, une révolution éclatait à Paris. Deux jours après, la Commune s'installait à l'Hôtel de Ville, Louise Gimet prit du service dans l'armée des fédérés.

Vêtue d'habits d'homme, l'étrange et satanée créature va se signaler par son audace et ses violences sans merci. Elle conquiert des grades et ce fut le *Capitaine Pigerre*. C'est vers la fin de la Commune, au moment du massacre des otages, que le rôle de cette harpie fut le plus sinistre.

Au soir du 24 mai 1871, l'insurrection aux abois va se venger sur les monuments de Paris et sur les otages qu'elle détient. Ceux-ci attendent anxieux dans la prison de la Roquette (démolie en 1900). La foule hurle : *A mort ! Il faut satisfaire la populace. Quelques-uns seront fusillés dès ce soir : l'archevêque de Paris, Mgr Darboy ; l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine ; deux Jésuites ; Bonjean, président de la Cour de Cassation...* Les victimes sont conduites dans le chemin de ronde, adossées au mur. Une première décharge. Tous tombent, excepté l'Archevêque : *Il est blindé celui-là !* s'écrie un jeune fédéré à la manche enrichie de galons. C'est Pigerre. Après une seconde décharge, l'Archevêque chancelle. Et comme il a levé la main – convulsion suprême ou geste de bénédiction, – le fédéré gouaille : *Tiens, la voilà ma bénédiction !* Et il lui tire un coup de feu en pleine poitrine. Le corps retombe, inerte cette fois, et pour toujours. Pigerre s'approche et frappe le cadavre de plusieurs coups de crosse à la tête. Le visage en était tout défiguré.



« La voilà, ma bénédiction ! ».

Deux jours après, nouveau massacre : 37 gendarmes, 11 prêtres, 1 séminariste, 4 laïques sont saisis à la Roquette, entraînés deux par deux, dans un sinistre cortège, jusqu'à la rue Haxo. Une femme à cheval, un ignoble képi sur la tête, ouvre la marche. C'est Louise Gimet qui, pour corser la scène, a repris ses habits de femme. Elle donne le signal du massacre. Plus tard, on l'entendra se vanter d'avoir tué treize prêtres, dont le père Olivaint, fusillé à bout portant. Quand tout fut fini, et les pauvres victimes étendues dans l'ignominie de la mort, la donzelle au képi, acclamée par la foule hideuse, fut portée en triomphe. Elle avait bien servi la cause...

Après la Commune, le terrible *Capitaine Pigerre* redevint Louise Félicie Gimet. Malgré son audace et ses ruses, la voilà incarcérée à Saint-Lazare, gar-

dée par des religieuses au voile bleu (congrégation de Marie-Joseph : *sœurs des prisons*) dont Mère Éléonore est Supérieure.

Cette grande religieuse, étonnée de voir dans la prisonnière tant de ressources mises au service du mal, caressa la pensée et bientôt le désir insensé humainement, de la gagner à Dieu, de lui en faire présent. La belle revanche sur le mal et sur Satan ! Une « gifle » sur la face du diable !... Mère Éléonore fit prier la communauté et les pieux monastères parisiens. *Je veux votre âme et je l'aurai*, déclara la Sœur au voile bleu.

– *Elle n'en vaut pas la peine*, répondit Louise. *Je suis trop coupable, couverte de crimes...*

– *Voilà une bonne parole d'humilité, presque de repentir. Une goutte de sang de Jésus laverait le sang de mille mondes.*

Quelques jours plus tard, Mère Éléonore revenait à la charge : *Le plus misérable, le plus souillé de crimes, conserve encore la puissance d'aimer. Il suffit d'un regard, d'un signe, d'un muet appel vers Dieu, pour que le pardon divin fonce sur lui comme un aigle. Ah ! ne doutez pas du cœur de Dieu.*

– *Le Curé d'Ars m'a bien dit que la bonne Vierge me convertirait. Tout de même ce sera rudement difficile : je suis si coupable !...*

– *Rien n'est impossible à Dieu. Jésus-Christ sur la croix a versé son sang pour nous. Plus les crimes ont été grands, plus le pardon sera beau !*

Les prières, les sacrifices redoublaient ; ce serait si glorieux d'agenouiller la repentante au pied de la Croix !... Un jour vint où la tigresse dit : *Eh bien oui, si j'échappe à la Justice, je changerai de conduite. Je vous le promets.*



Chose incroyable, Louise Gimet fut libérée. Allait-elle retourner à la rue, à la Loge ? Non, elle tiendrait parole. Mère Éléonore l'engagea à faire une retraite de son plein gré, à Saint-Lazare même. Généreusement, Louise accepta. On lui mit en mains les *Sermons* du P. Olivaint, sa victime. La pénitente s'en montra profondément touchée. Ce fut le dernier coup et le plein triomphe de la grâce. Du moins le sang du jésuite-martyr n'avait pas coulé en vain.

Parfois on entendait dans la cellule de Louise un vacarme épouvantable ; il s'y passait des choses étranges. Un jour, on la trouva par terre, le visage meurtri, plusieurs dents cassées ; le diable se vengeait. Il l'avait giflée et projetée avec violence contre la porte de sa cellule... Mère Éléonore, pour changer d'horizon, l'envoya pendant quelque temps au Refuge de Doullens. Les mêmes faits étranges se reproduisirent et le diable jouait de la gifle comme de plus belle.

En 1888, Mère Éléonore ayant été nommée à la Solitude de Montpellier,



Le père Pierre Olivaint

Louise vint l'y rejoindre, à la fin du mois d'août.

Elle avait alors 53 ans. Elle s'y montra pieuse, douce, très laborieuse, particulièrement charitable envers les malades. Surtout, elle avait une extraordinaire dévotion pour la Très Sainte Vierge, son refuge en tout, partout et tousjours. Elle aimait l'invoquer sous le nom de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Bref, Louise se signalait tellement par ses belles qualités et ses vertus, que la communauté l'admit à l'honneur de l'état religieux : elle fut reçue parmi les Filles de Marie le 15 août 1890, sous le nom de Sœur Marie-Éléonore. Nul, à l'exception de la Supérieure, ne connaissait sa vie. Elle menait généreusement la règle commune et semblait avoir retrouvé la paix.

Cependant, certains jours, elle semblait accablée de tristesse. Une fois, à l'atelier, on lut à haute voix un récit qui nommait Mgr Darboy. La pâleur et le trouble de Sœur Marie-Éléonore, furent extrêmes. Se sentant défaillir, elle dut quitter la salle. Comme ses compagnes étaient loin de se douter que celle qui sortait était le Capitaine Pigerre !

Le 8 septembre 1893, fête de la Vierge, Louise fut frappée de paralysie, mais garda sa lucidité. Elle dura encore quatre jours. Comme, dans son agonie, la mourante se débattait contre l'ennemi invisible, Mère Éléonore lui demanda : *Ma Sœur, n'avez-vous aucune crainte ?* Elle prononça, avec difficulté, mais distinctement : *Aucune ! Je me suis jetée tout entière dans les bras du Bon Dieu, dans le cœur de la Mère de Miséricorde.* Dieu n'allait pas retirer ses bras, ni la Mère de Jésus fermer son cœur, Sœur Marie-Éléonore s'éteignit doucement le 12 septembre, dans la fête du saint Nom de Marie. Le jour de l'enterrement, un orage effrayant se déchaîna sur Montpellier et s'abattit au moment où le corps allait quitter la Solitude. La foudre, accompagnée d'un coup de tonnerre, d'une violence extraordinaire, tomba sur le mur de clôture, qui s'écroula avec un fracas terrifiant. Pour en garder le souvenir, le mur a été reconstruit en retrait à cet endroit-là.

Comment ne pas voir dans cette rage des éléments l'expression de la fureur du Malin, frustré de sa proie ? Jamais une âme ne lui avait tant appartenu. Et voici que par la protection de la Vierge Marie, le *Capitaine Pigerre*, massacreur de prêtres, devient une servante de Dieu et prend le chemin du ciel !

Le retour à Dieu de Louise Gimet, sa vocation religieuse, la mort apaisée de Sœur Marie-Éléonore, quel triomphe de Notre-Dame ! La belle revanche de Dieu ! Et sur la face de Satan, quelle gifle !

[d'après *Le Chapelet des enfants*, Paris, 1946.]

- Pour approfondir et mieux cerner les faits, parmi des récits parfois divergents :

P. DUCLOS : « Une pétroleuse convertie », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 74, n° 192, 1988, p. 53-62 (accessible sur internet).

